

# La bandaison, ça ne se commande pas !

André Comte-Sponville

juin 1998

Il fallait s'y attendre : la médicalisation croissante de toute notre vie ne pouvait pas ne pas déboucher, un jour ou l'autre, sur celle de notre sexualité. La mise sur le marché américain d'un nouveau traitement contre l'impuissance, son incroyable succès – plus de 110 000 ordonnances par jour ! –, son arrivée bientôt en Europe, tout cela marque une date importante dans l'histoire de la médecine comme dans celle de nos sociétés.

**Ce siècle va s'achever sans qu'on ait vaincu le cancer, le sida, ni même la tuberculose, qui renaît.**

Mais on va pouvoir bander un peu plus ou un peu mieux. Hauts les cœurs et le reste : la maladie d'Alzheimer nous trouvera fringants et fiers de l'être. La mort ? Cachez ce mot, que je ne saurais entendre ! Au reste, il y a des pilules, sinon pour ne pas mourir, du moins pour n'y penser plus. Prozac tous les matins, Viagra tous les soirs : vive le bonheur et la médecine ! On n'a pas vaincu l'injustice, la misère, l'exclusion ? Qu'importe, puisqu'on peut faire l'amour jusqu'au bout ! Cette génération-là aura décidément eu toutes les chances : une pilule à 20 ans, pour les femmes, une autre à 50 ans, pour les hommes. Sous les pavés, la plage ; sous la plage, les cachets.

On aurait tort de s'en plaindre, encore plus de s'en offusquer. **Tout progrès de la médecine est bon à prendre.** La pilule contraceptive a transformé notre rapport au plaisir : elle a contribué, davantage que bien des combats politiques ou idéologiques, à libérer les femmes et les couples. Les psychotropes ont modifié notre rapport à la maladie mentale et à nous-mêmes : il faudrait tout ignorer de l'angoisse et de la dépression pour ne pas se féliciter de ce qu'on peut enfin les soigner efficacement. Il en ira de même, très certainement, des traitements contre l'impuissance. Ne pas pouvoir faire l'amour est un malheur, d'autant plus grand qu'on y voit aussi – à tort, bien sûr – une honte. Et c'est également une maladie, puisque la possibilité du coït fait partie de la normalité humaine. Que la médecine puisse supprimer cette souffrance-là, cette maladie-là, non seulement ça n'a rien de choquant, mais c'est une formidable nouvelle. Vive la science, quand elle nous aide à vivre plus et mieux !

**On dira que la nature devrait y suffire... Mais si elle suffisait, aurait-on besoin de médecine ?**

La vérité, c'est que la nature se soucie de notre bonheur comme d'une guigne. L'évolution naturelle a sélectionné les gènes les plus à même de se transmettre, sans trop regarder ni au déchet ni au malheur. La sexualité, pour la nature, est au service de la procréation, comme l'amour est au service de la famille : l'espèce a besoin que nous fassions des enfants, que nous les protégeons durant des années, mais point que nous y trouvions le bonheur, ni même toujours le plaisir... C'est pourquoi, sans doute, l'éroticité décline, chez les hommes comme chez les femmes quoique différemment, à peu près au

même rythme que la fertilité. L'espèce y trouve son compte, mais pas toujours les individus ni les couples.

**Il s'agissait donc de séparer, au moins pour une part, ce que la nature avait uni: le sexe et la procréation, l'amour et la fécondité.**

C'est à quoi la médecine est parvenue. Cela nous permet de faire moins d'enfants en faisant davantage l'amour, et c'est tant mieux. Nous occupons suffisamment la planète ; il est légitime de nous occuper aussi de nous. Si une inquiétude naît malgré tout, c'est celle de voir la médecine traiter non seulement l'impuissance, mais la puissance elle-même : que Viagra soit de moins en moins un traitement et de plus en plus un aphrodisiaque ou une habitude... Sauf trouble avéré, une femme aimante et habile suffit à susciter le désir et les moyens de le satisfaire. Qu'il serait triste de remplacer cet amour et cette habileté par une pilule !

**La performance n'est bien sûr pas le problème, ou c'est le problème des hommes, me semble-t-il, plus que des femmes.**

L'essentiel est ailleurs, qui tient en deux idées : il n'y a rien de plus important, dans l'amour, que d'accepter la fragilité de l'autre ; et rien de plus important, dans la sagesse, que d'accepter la sienne propre. " La bandaison, chantait Brassens, cela ne se commande pas. " C'est ce qui fait une partie de son charme, et qu'on aurait bien tort d'oublier.